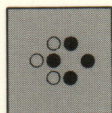


CATHERINE  
DE RICHAUD  
LE JARDIN

Roman



P.O.L.







Le jardin

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

MONSIEUR LE CHEVALIER, 1986

Catherine de Richaud

# Le jardin

roman

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

**© P.O.L éditeur, 1987**  
**ISBN : 2-86744-099-8**



*A Marguerite Duras*

Jeanne imaginait souvent une femme qui regardait la mer. Cette femme avait certainement toujours vécu au bord de la mer. Elle était assise comme si elle ne devait jamais bouger. Jeanne ne voyait que la partie supérieure de son corps, son buste à contre-jour et son visage aperçu de trois quarts. Ses cheveux longs étaient ramassés vers l'arrière en une sorte de torsade qu'elle roulait machinalement dès qu'elle la sentait se défaire et que ses cheveux s'éparpillaient sur ses épaules. Elle reconnaissait leur chaleur et, gênée par cette enveloppe trop douce, trop caressante, elle la réduisait d'un geste approximatif qu'elle répétait régulièrement. La teinte de cette scène était d'un gris ni sombre ni mélancolique, elle était pleine de reflets qui se déplaçaient, et éclairée par la vie qui lui arrivait de l'extérieur de la pièce, comme si lui parvenait l'éclat des vagues avec le mouvement de la mer, et ces déplacements de l'ombre et de la lumière prenaient l'animation joyeuse des

marchés ou la vivacité de la foule du dehors. Ils avaient le même rythme que l'émotion de Jeanne quand elle pensait de manière très vague, aux événements qui allaient se produire dans sa vie, inévitablement. Jeanne alors était heureuse, chaque fois qu'elle retrouvait la certitude très modeste que sa vie avait un mouvement. L'apparition du visage de cette femme rendait à Jeanne sa mobilité, même si elle était inactive à ce moment-là : elle vivait, elle retrouvait sa vie et souvent, ensuite, elle se mettait à faire quelque chose, elle sortait ou elle faisait son ménage, envahie par le sentiment doux d'une réconciliation, d'un accompagnement amical qui aurait succédé à une brouille ou à une tension prolongée dont la raison serait restée floue. Cette scène presque immobile était un bain dans lequel elle se plongeait mais elle se rendait à peine compte que cette image l'apaisait. Elle la laissait s'installer en elle un moment, elle ne la définissait pas, elle n'osait pas en préciser les couleurs, les lignes : de cette femme qu'elle voyait, aux longs cheveux blonds foncés que le soleil avait patinés en les caressant trop longtemps, Jeanne savait seulement qu'elle était triste.

Parfois ce portrait se transformait en un autre visage de femme qui elle aussi fixait le ciel mais celle-là se trouvait dans une forteresse et la vie semblait lui arriver de très loin. Cette femme, à la différence de l'autre, était enfermée au milieu des sables. Jeanne voyait alors une scène lumineuse et dorée et la femme devenait une femme de pierre, encore plus immobile que l'autre, celle que Jeanne imaginait le plus souvent, avec sur le front le reflet des vagues et de la foule. Celle du désert, presque blanche, attendait, attendait long-

temps, son attente était vivante, elle n'occupait pas son temps pour ne pas s'ennuyer, c'était sa vie même que cette attente, elle ne se résignerait pas, elle ne se résignerait jamais mais sa vie s'était peut-être simplifiée, décharnée pour ne laisser d'elle que cette silhouette dans ce cadre de pierre. Peut-être était-elle heureuse à être caressée par le vent, peut-être que son corps s'éveillait à ces mouvements légers sur le sable.

Quand Jeanne s'attardait sur elle comme sur une femme concrète, ce qui se produisait depuis quelque temps car elle s'était familiarisée avec cette image comme avec l'autre qui était plus proche d'elle, elle lui inventait une histoire : elle avait été amenée de très loin par son époux, un seigneur, un croisé certainement, il l'aimait puisqu'il l'avait amenée jusque-là, ce qui ne devait pas se faire souvent à cette époque-là et sans doute était-il mort à cet endroit, tué pendant un combat. Quand Jeanne lui inventait son histoire, le visage s'effaçait en même temps que la transformation qu'opérait en elle sa proximité. La silhouette s'installait toujours en elle doucement, à peine une impression, une couleur qui prenait forme indistinctement : le plaisir de Jeanne était d'arriver à la confondre peu à peu avec le sable, d'en faire une femme de la couleur du sable, elle lui évoquait ce qui ne finit jamais, ce qui coule doucement, glisse, et fait glisser la pensée pour en faire de la rêverie. L'image de cette femme était comme le sable qui s'épuise dans la main. Quand elle était petite fille, elle avait souvent vérifié en laissant sa main s'enfoncer dans le sable chaud, comme sa tête s'allégeait. Malgré elle, elle oubliait tout, ses pensées ne disparaissaient pas complètement mais s'alignaient, elles n'avaient plus

de poids. Elle les retrouvait par la suite, surprise, elles s'étaient rapprochées comme de petits animaux peureux. Ce sable coulait dans sa tête et la traversait comme un fleuve qui éclaircissait tout. Elle n'avait jamais jusqu'alors considéré ces impressions comme des phénomènes aussi concrets que les paroles ou les gestes.

Elle avait la certitude que seuls les actes des autres ou les siens peuvent transformer et prendre place dans le temps et l'espace : pourtant, tout s'éclairait en elle quand elle voyait apparaître cette image glissante et morte depuis longtemps mais qui l'apaisait. Le visage de cette femme n'apparaissait que quand Jeanne était désespérée : c'était une image extrême, le bord de ce qu'elle imaginait de la solitude, mais qui rendait la sienne vivante et chargée d'espoir.

La scène de l'autre femme près de la fenêtre au-dessus d'un port, tout près de la mer était plus dure, plus près d'elle, même si elle ne lui ressemblait pas avec ses longs cheveux aux reflets verts. Elle lui semblait nette, presque trop appuyée, aiguë à côté de l'autre image qui était émoussée et arrondie comme un bas-relief dont l'ensemble était fait des nuances d'une même couleur. Ce visage avait davantage de force pourtant parce qu'il était réduit à sa forme. Il ne savait même pas ce qu'il voulait, il ne faisait qu'affirmer, il était fixé sur une idée unique, lourde, obstinée. Elle voulait garder en elle la mémoire de ce qu'elle avait vécu et, par son regard toujours dirigé vers le même point, elle inventait ou maintenait sans cesse en vie un homme, elle finirait peut-être même par le faire arriver : il surgirait du sable, sa tête apparaîtrait derrière la dune, loin devant elle.

Jusqu'à sa mort, elle attendrait ainsi, elle n'avait vécu que d'amour vraisemblablement, de l'amour qu'on lui avait donné, de celui qu'elle attendait maintenant et que rien ne pourrait la lasser d'espérer. Tout son corps, son vêtement, que Jeanne ne voyait même pas était imprégné de l'amour comme d'une odeur, il avait glissé sur elle.

Cette femme était presque révoltante d'attendre ainsi mais elle ne connaissait rien d'autre, elle ne pouvait rien imaginer : pourtant Jeanne ne la trouvait pas sotte et elle avait même pour elle beaucoup de sympathie, elle l'attendrissait par son obstination. Elle était mutilée comme ces femmes africaines qui ne peuvent plus tenir leur tête quand on enlève les anneaux d'or qui la soutiennent ou comme ces animaux qui vivent une patte attachée ou un oiseau enfermé dans une cage trop petite pour lui. Cette femme était une anomalie mais Jeanne avait la certitude que cette silhouette presque blanche était l'image d'elle-même la plus ancienne et la plus lointaine qu'elle pourrait jamais connaître. Pour l'une comme pour l'autre un unique événement s'était produit qui avait transformé leur être et leur corps tout entier. Jeanne voulait que cette femme reste immobile et qu'elle ait été belle, qu'elle ait été aimée. Elle reposait doucement dans son esprit, elle la retrouvait comme la seule forme qui résistait, fidèle, inhumaine, et encourageante au-delà de toute comparaison par sa persévérance à vivre de la même attente.

Quand elle était enfant, Jeanne avait passé deux années dans un pays du Moyen-Orient où son père était employé par une compagnie d'import-export. Ils avaient souvent traversé en voiture d'immenses régions

désertiques sur des pistes bordées d'arbustes sans couleur qui permettaient d'apercevoir au loin un puits autour duquel tournait lentement un chameau solitaire. La voiture dépassait souvent une petite troupe d'hommes et de femmes vêtues de noir. Jeanne n'avait remarqué d'elles que l'éclat mat de leurs bracelets devant leur bouche et l'impression que l'étoffe qui les recouvrait tombait en lambeaux sur leurs chevilles. Leur regard était toujours neutre. Ces hommes et ces femmes ne disposaient pas de la pensée qu'ils auraient pu vivre ailleurs, qu'ils auraient pu être vêtus ou parler autrement. Dans la voiture, ses parents n'échangeaient pas une seule parole, ils rangeaient cette scène dans leur esprit comme un reflet sur le sable et revenaient à leurs préoccupations.

Par la suite, quand Jeanne avait repensé à ces ombres, et elle y avait repensé souvent, quoi qu'elle ait pu supposer de leur destination, des raisons de leur marche dans le sable, des émotions qui pouvaient les animer ou des paroles qu'ils pouvaient échanger, elle n'avait jamais pu rien déduire de précis.

Ses parents et ces ombres étaient semblables, proches du vide, faits de l'épaisseur de l'espace qui les séparait, faits d'une absence radicale comme le rapprochement tous les deux ou trois cents ans, de planètes qui se recouvrent pendant quelques instants. Ces silhouettes prenaient la valeur de pôles qui s'écartent, ses parents, elle, et ces ombres qu'ils croisaient n'existaient plus que dans ce mouvement d'écartement, dans cette distance. Dans la voiture ils subissaient cette impression très fortement, si fortement qu'ils en étaient comme hébétés et sans aucun désir de se parler. Ils

étaient la matérialisation d'une rencontre qui, de façon évidente, n'avait pas de sens.

Jeanne pensait que ces hommes et ces femmes, jamais plus elle ne les verrait, et il lui semblait que son corps s'enfuyait, aussi vite que filait la voiture, un trait blanc qui se précipitait vers l'horizon pour disparaître comme une comète. Ces personnages errants étaient suspendus entre son rêve et son existence, elle voulait les laisser immobiles, elle ne souhaitait pas les voir accomplir leurs gestes habituels mais qu'ils restent toujours comme ils étaient en cet instant du crépuscule, tout droits, sans destination, sans histoire. Attachés au morceau de sol sur lequel reposaient leurs pieds, avec leur regard uniformément noir. Il y avait des années de cela, Jeanne n'était plus jamais retournée dans le désert, il y avait seulement des images très lointaines au fond de ses souvenirs : peut-être que la femme blanche couleur de sable en venait.

L'attente était pour Jeanne le malheur le plus redoutable et sa crainte la plus grande. Elle avait pensé souvent que s'il lui avait fallu espérer sans rien faire, la vie n'aurait plus eu aucun intérêt. Elle ne voulait pas s'en remettre aux événements et ne croyait jamais à la possibilité que les choses s'effacent tout doucement, elle n'avait jusqu'alors pas eu l'occasion de s'en rendre compte, elle était trop jeune sans doute.

Il n'y avait jamais eu qu'un événement dans sa vie, le seul qui lui soit arrivé l'avait écartée des autres. Cet événement ne la bouleversait plus de la même façon mais si quelqu'un le lui avait dit, elle aurait eu du mal à l'admettre, car elle avait la certitude que depuis, elle ne reconnaissait plus vraiment sa vie et même qu'il

s'agissait d'une vie autre que celle qu'elle avait eue jusqu'alors.

Ces deux femmes étaient apparues depuis que Luis, son mari, avait disparu et qu'on l'avait retrouvé mort. Il était parti depuis une vingtaine de jours quand on l'avait découvert sur une plage, un matin de bonne heure. Il n'était pas mort noyé mais d'une balle de revolver. Par la suite, on n'avait pu prouver ni le suicide ni l'assassinat. L'enquête avait pratiquement conclu en faveur de la deuxième hypothèse mais on n'avait pas trouvé le coupable.

C'est dans une station balnéaire du Nord tout près de la Belgique qu'on avait retrouvé Luis. Jeanne ne savait pas qu'il s'y trouvait ni même s'il y était déjà allé auparavant. Luis était espagnol. Elle savait qu'il avait eu des activités politiques quand il était étudiant, qu'il avait même été très actif et que le travail qu'il avait fait jusqu'à sa mort en était le prolongement sur un plan européen. Il assurait la liaison entre différents groupements et se présentait davantage comme un agent de relations que comme un militant politique. Les policiers, qu'ils soient du service des renseignements ou de la police criminelle, avaient posé à Jeanne toutes sortes de questions qui l'avaient désorientée car elles lui apprenaient presque tout de la vie de Luis en faisant apparaître un personnage étranger qui peu à peu se précisait devant elle sans se défendre, sans opposer la moindre résistance. On lui avait demandé d'aller le reconnaître à la morgue dans le petit hôpital de la ville où on l'avait découvert ; son visage dont la peau s'était tendue, resserrée sur les os, comme s'il avait maigri et dont le teint avait pris une couleur plus foncée, noirâtre,



lui avait paru refermé. Elle n'avait rien retrouvé de lui, c'était quelqu'un d'autre qu'elle avait vu couché sous le drap blanc. Même ses cheveux avaient l'air collés et sa bouche ne s'était pas ouverte depuis des années. Jeanne eut l'impression qu'il avait toujours été ainsi et que depuis très longtemps elle ne faisait plus partie de sa vie : elle avait eu devant ce visage l'impression qu'on s'était trompé de personne, ce n'était pas à elle qu'on aurait dû demander de venir le reconnaître. Pourtant, c'était bien lui qui était là, rigide et sombre sur cette table claire.

Jeanne avait elle aussi posé beaucoup de questions pour ressaisir cette image, pour retrouver Luis, mais les policiers, après les premiers ménagements, ne s'étaient plus préoccupés que de leur enquête et avaient eu une façon de lui répondre qui n'avait fait que rendre plus dérisoires les quelques éléments qu'elle avait essayé de rassembler et d'organiser pour leur donner un sens et proposer son hypothèse. Chaque fois qu'elle les rencontrait, qu'ils la convoquent ou qu'elle aille les voir spontanément dans son besoin de se raccrocher à eux au début car ils privilégiaient tout ce que Luis lui avait caché de sa vie, Luis s'effaçait un peu plus : celui dont on lui parlait, dont on lui décrivait l'emploi du temps avait eu une vie qu'elle ne connaissait pas, pleine de préoccupations, de rencontres dont elle ne savait rien : quelle place avait ce qu'elle n'osait pas appeler son métier, partait-il heureux quand il la quittait, sa vraie vie était-elle avec elle ou ailleurs ?

Elle ne pouvait plus jamais maintenant imaginer ou se persuader que son amour et sa présence auprès d'elle étaient ce qui comptait dans sa vie ni ce qu'il

attendait et espérait pendant qu'il était loin d'elle.

Comme elle l'avait oublié... Elle le laissait partir comme si elle avait toute sa vie pour savoir qui il était, comme si lui avait toute sa vie pour lui dire qu'il l'aimait, lui parler, lui dire comment il la voyait : elle était brusquement hagarde de chagrin, immobile et la bouche asséchée quand elle réalisait que plus jamais elle ne le verrait, que jamais plus elle ne sentirait sous sa bouche la chaleur de sa peau, sa douceur, elle ne caresserait ses cheveux ni ne reverrait ses bras aux traits bleus, comme dessinés. Quand elle en suivait le tracé sur le bras abandonné, l'intérieur de son coude si fragile avec cette ligne foncée... sur la peau si blanche à cet endroit, aussi blanche que le ventre d'un petit chat. Mais le chagrin de Jeanne ne durait pas longtemps : à cette époque-là, elle lui en voulait. Il n'avait rien fait pour lui laisser un signe, pour qu'elle puisse au moins apporter son aide.

Elle s'était installée dans une sorte d'insensibilité qui ne la quittait que pendant de rares instants hagards, presque fous, où montait en elle comme une honte brûlante et le sentiment de son inutilité, de la vanité de tous les gestes qu'elle avait accomplis, de toutes les années qu'elle avait vécues jusque-là et une douleur tout au fond, très loin en elle, pour tous les mots qu'ils s'étaient dits et qui les avaient laissés pourtant dans la solitude, et l'ignorance. Ils étaient côte à côte et ils étaient passés à côté l'un de l'autre. Comment avait-elle pu être aussi aveugle, se satisfaire de si peu, comment avait-elle pu être habitée par cette suffisance confiante et par la certitude qu'il l'aimait... qu'elle était l'unique femme, l'unique intérêt de cet homme qui avait déjà

toute une vie derrière lui... Tout cela, elle y avait pensé par la suite, mais sur le moment elle s'était sentie trompée, délaissée et abandonnée même dans la mort de cet homme. Sa vie passée avec lui se réduisait à des regards où elle était certaine qu'ils s'aimaient, à des soirées où il lui avait parlé de son pays, de son quartier, à la sensation, en un geste involontaire, de sa main sur elle, à des moments où ils marchaient côte à côte, silencieux, dans la rue, à des moments où ils s'étaient aimés, mais elle ne voulait pas penser car elle sentait naître alors une douleur à la consumer de regret.

Pendant les quelques semaines qui avaient suivi la mort de Luis, elle avait évité de revoir sa famille, ses émotions étaient arrêtées. Sa vie était enveloppée comme un lieu insonorisé mais au centre s'élargissait un point dur, sombre et inaltérable qui la mouvait. Elle voulait le préserver, c'était ce point obscur qui la faisait avancer, se taire, éviter les amis et les connaissances qui auraient pu lui poser des questions et lui montrer leur compassion. On la trouvait dure et courageuse de refuser l'assistance qu'on lui proposait et d'affronter seule ces interrogatoires.

Au début, évidemment, elle avait dû fournir un alibi, on l'avait questionnée et on avait questionné ses connaissances sur leur vie privée et sur la façon dont ils s'entendaient, sur leur fidélité à tous deux, sur la façon dont ils s'étaient connus. Elle était devenue, avec le temps qui passait, de plus en plus distante et presque hostile. Pendant cette période-là, elle avait continué à travailler, elle le faisait de façon automatique et elle fut surprise de constater à quel point on peut accomplir des actes sans y être, même les actes qui demandent de

l'attention ou une certaine réflexion. Sans qu'elle s'en rende compte, avec les semaines qui passaient, même si les interprétations des policiers étaient favorables à un meurtre politique et si certains indices tendaient à confirmer l'événement comme un acte criminel, elle avait peu à peu transformé la mort de son mari en un suicide et c'était elle qui l'avait laissé mourir.



**Collection OUTSIDE dirigée par Marguerite Duras**



9 782867 440991

Maquette de couverture : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-099-8

F 10099 9-87

75 F